

- « [...] Les Lumières radicales, loin de n'être qu'un développement marginal au sein des Lumières, en furent partie intégrante et, probablement plus encore que les Lumières modérées, furent un facteur de cohésion internationale. Souvent, les Lumières modérées se contentèrent de réagir au formidable danger que représentait aux yeux de tous la pensée radicale, ce dont elles étaient d'ailleurs douloureusement conscientes. De nombreux chercheurs seront, je suppose, assez surpris de l'importance majeure accordée ici au rôle de Spinoza et du spinozisme, non seulement sur le continent, mais aussi en Grande-Bretagne, où l'historiographie traditionnelle refuse de reconnaître que Spinoza a eu la moindre influence. Pourtant une lecture attentive des sources suggère fortement, du moins me semble-t-il, que Spinoza et le spinozisme constituaient, en fait, l'armature intellectuelle des Lumières radicales, partout en Europe, non seulement aux Pays-Bas, en Allemagne, en France, en Italie et en Scandinavie, mais aussi au Royaume-Uni et en Italie » (*Les Lumières radicales*, p. 22).

- « [...] Les audaces de l'*Aufklärung* [...] apparaissent pâles et menues, à côté des audaces agressives du *Tractatus theologico-politicus*, à côté des audaces vertigineuses de l'*Ethique*. Ni Voltaire, ni Frédéric II, n'ont atteint la frénésie anticléricale, antireligieuse d'un Toland[1] ».

[1] Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, Paris, 1935, 1994, p. 420.

- « Ce fut [...] Spinoza, plus qu'aucun autre penseur, qui fournit aux *esprits forts* du début et du milieu du dix-huitième siècle leurs plus puissantes armes intellectuelles » (*ibid.*, p. 199).
- « Spinoza devint [...] le grand croquemitaine philosophique de l'Europe des premières Lumières. C'est là un fait que les historiens n'ont guère souligné. Il a été et il reste beaucoup plus courant de souligner que Spinoza fut rarement compris et que son influence était réduite, exemple typique d'une ritournelle historiographique persistante qui est parfaitement erronée, mais n'en a pas moins exercé, depuis le XIXe siècle, un attrait jamais démenti sur des universitaires aux sensibilités les plus diverses. En fait, Spinoza, durant un siècle, de 1650 à 1750, n'a eu aucun rival ayant approché sa notoriété en tant qu'adversaire principal des fondements de la religion révélée, des idées reçues, de la tradition, de la moralité, et de ce qui était considéré, aussi bien dans les Etats absolutistes que dans ceux qui ne l'étaient pas, comme une autorité politique de droit divin » (*ibid.*, p. 197).

- « Dès le début du XVIII^e siècle, le spinozisme fut communément perçu comme la parfaite antithèse et l'adversaire le plus résolu de l'autorité reçue, de la tradition, des privilèges et du christianisme. Cela créa une tension psychologique manifeste dans le monde universitaire et la "république des lettres", qui n'était pas sans ressembler à la paranoïa intellectuelle et idéologique suscitée par le marxisme dans les sociétés occidentales au cours de la première moitié du XX^e siècle. Désigner quelqu'un comme "spinoziste" ou lui attribuer des penchants spinozistes revenait en fait à le diaboliser et à exiger qu'il fût traité en paria, en ennemi public et en traître. Qu'un universitaire, un courtisan érudit, un officier, un homme de lettres, un éditeur ou un ecclésiastique, se voie accusé de "spinozisme" par une dénonciation publique ou une rumeur plus diffuse, et c'était sa situation personnelle, ses projets et sa réputation, l'image qu'il laisserait à la postérité, qui étaient menacés. Bien souvent, la seule façon de protéger son statut social et son bien-être était de riposter en retournant l'accusation contre ceux qui l'avaient formulée, ce qui pouvait exiger une certaine ingéniosité » (*ibid.*, p. 489).

- « Le penseur à qui la première *Aufklärung* devait le plus et, à en croire Formey, le "plus grand génie que l'Allemagne ait produit", Leibniz, était aussi un critique et un observateur sans égal de la philosophie de son époque. La façon dont il interprétait chacun des nouveaux développements intellectuels en Europe témoignait d'un discernement hors du commun. Souvent, comme dans le cas de Locke et de Newton, son jugement précédait celui de la plupart des autres savants de plusieurs décennies. Il n'est donc pas négligeable pour l'histoire des idées que Leibniz, plus que tout autre observateur de la pensée de son époque, excepté peut-être Bayle, ait compris dès le départ les implications majeures pour l'humanité du nouveau mouvement philosophique radical. Son dévouement à la défense de l'autorité du prince et de la tradition, ainsi que son désir de réunifier et de consolider les Eglises, en firent le premier et le plus résolu de tous les adversaires de la pensée radicale, ainsi que le plus éminent architecte des Lumières modérées dominantes en Allemagne, en Scandinavie et en Russie » (Jonathan Israel, *ibid.*, p. 561).

- « A ses yeux, ni l'aristotélisme, ni le cartésianisme, ni le malebranchisme, ni le fidéisme de Huet et Sténon, ni, plus tard, l'empirisme de Locke, en fait, aucun des systèmes alternatifs existants, n'était capable de fournir un nouveau cadre convaincant, viable et complet » (*ibid.*, p. 562).

- « [...] Si les hommes connaissaient clairement l'ordre entier de la nature, ils trouveraient toutes choses aussi nécessaires que toutes celles dont il est traité dans la mathématique [...]»
(*Pensées métaphysiques*, in *Œuvres complètes des Spinoza*, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 284).

- *« Nous disons [...] que la nécessité d'exister dans la réalité ne se distingue pas de la nécessité de l'essence (chapitre IX, partie II) ; en disant que Dieu a décrété que le triangle doit être, nous ne voulons dire que ceci : Dieu a établi l'ordre de la nature et des causes de telle sorte qu'à tel moment déterminé le triangle doive être nécessairement ; et par suite, si nous comprenons l'ordre des causes tel qu'il a été établi par Dieu, nous trouverons que le triangle doit exister dans la réalité à tel moment déterminé avec la même nécessité que nous trouvons maintenant, quand nous considérons sa nature, que ses trois angles doivent être égaux à deux droits » (ibid., p. 256-257)*

- L'auteur « réfute l'opinion de ceux qui veulent que Dieu se révèle et se fasse connaître à l'homme par quelque autre chose que sa propre essence ; à savoir quelque chose de fini ou de limité, ou sous quelque signe extérieur, par exemple des paroles ou des miracles » (*Court Traité*, Pléiade, p. 13).

- « Il n'est pas de la nature de la Raison de contempler les choses comme contingentes, mais comme nécessaires (*De natura Rationis non est res, ut contingentes, sed ut necessarias, contemplari* » (*Ethique*, Livre II, Proposition XLIV, p. 176).
- « De là suit qu'il dépend de la seule imagination que nous contemplions les choses, à l'égard tant du passé que du futur, comme contingentes » (*ibid.*).

- : « Is it not probable [...] that the whole economy of the universe is conducted by [...] necessity, though no human algebra can furnish a key which solves the difficulty? And instead of admiring the order of natural beings, may it not happen that, could we penetrate into the ultimate nature of bodies, we should see clearly why it was absolutely impossible they could ever admit of any other disposition? »
- « N'est-il pas probable [...] que toute l'économie de l'univers est conduite par [...] la nécessité, bien qu'aucune algèbre humaine ne puisse fournir une clé qui résolve la difficulté? Et au lieu d'admirer l'ordre des êtres naturels, ne peut-il pas se faire que, si nous pouvions pénétrer dans la nature ultime des corps, nous verrions clairement pourquoi il était absolument impossible qu'ils puissent jamais admettre une autre disposition quelconque? » (George Berkeley, *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, p. 57)

n'a nulle influence sur la nature des choses. Si je vous montrais les causes particulières de chaque individu dans une collection de vingt particules de matière, je trouverais fort déraisonnable que vous me vinssiez ensuite demander quelle fut la cause des vingt ensemble. Cela est suffisamment expliqué en expliquant la cause des parties.

— Quoique les raisonnements que vous avez avancés, Cléanthe, me puissent bien dispenser, dit Philon, d'élever aucune difficulté nouvelle, pourtant je ne saurais m'abstenir d'insister encore sur un autre thème. Les arithméticiens observent que les multiples de 9 forment toujours 9 ou quelque multiple inférieur de 9, si vous ajoutez ensemble tous les chiffres dont est formé l'un quelconque des premiers multiples. Ainsi de 18, 27, 36, qui sont les multiples de 9, vous faites 9 en ajoutant 1 à 8, 2 à 7, 3 à 6. Ainsi 369 est également un multiple de 9 ; et si vous ajoutez 3, 6 et 9, vous faites 18, multiple inférieur de 9¹. D'un observateur superficiel, une si merveilleuse régularité peut être admirée comme l'effet, soit du hasard, soit d'un dessein ; mais un habile algébriste conclut immédiatement qu'elle est l'œuvre de la nécessité, et démontre qu'elle doit à jamais résulter de la nature de ces nombres. N'est-il pas probable, je le demande, que l'économie entière de la nature est conduite par une pareille nécessité, encore que nulle algèbre humaine ne puisse fournir de clé qui résolve la difficulté ? Et, au lieu d'admirer l'ordre des êtres naturels, ne pourrait-il se faire, s'il nous était donné de pénétrer la nature intime des corps, que nous vissions clairement pourquoi il leur était absolument

1. *République des Lettres*, août 1685.

impossible d'admettre jamais aucune autre disposition ? Tant il est dangereux d'introduire cette idée de nécessité dans la présente question ! et tant elle fournit naturellement une inférence directement opposée à l'hypothèse religieuse !

Mais laissant de côté toutes ces abstractions, continua Philon, et nous bornant à des sujets plus familiers, je me risquerai à ajouter une observation : c'est que l'argument *a priori* s'est rarement montré très convaincant, hormis pour des gens à la tête métaphysique¹, qui se sont accoutumés au raisonnement abstrait, et qui, trouvant, d'après les mathématiques, que l'entendement mène fréquemment à la vérité par l'obscurité, et contrairement aux premières apparences, ont transporté la même habitude de pensée à des sujets où elle ne doit pas trouver place. Les autres gens, même de bon sens et les mieux inclinés à l'égard de la religion, sentent toujours quelque défaut en de tels arguments, encore qu'ils ne soient peut-être pas capables d'expliquer distinctement où il se trouve. Preuve certaine que les hommes ont toujours tiré et tireront toujours leur religion d'autres sources que de cette sorte de raisonnement.

1. Les cartésiens.

- “Par naturalisme nous entendons la doctrine selon laquelle seule la nature – tout le système interconnecté – existe. Et si c’était vrai, toute chose et tout événement serait, si nous en savions suffisamment, explicable sans reste comme [...] un produit nécessaire du système. . Le système tout entier étant ce qu’il est, cela devrait être une contradiction dans les termes si vous n’étiez pas en train de lire ce livre en ce moment[1]. »

-

[1] C. S. Lewis, *Miracles: A Preliminary Study*, Harper Collins, New York, 2001, p. 18.

- « Au moment d'aborder la seconde moitié des années 1670, Spinoza se trouvait à la tête d'un mouvement philosophique radical dont l'ancrage était hollandais, mais l'horizon résolument européen. Bien que ses livres fussent illégaux, paradoxalement aucun penseur contemporain, à la seule exception de Descartes, n'avait bénéficié d'une réception aussi large en Europe durant ce dernier quart de siècle, même si, dans son cas, cette réception était massivement (mais pas exclusivement, loin de là, hostile) »
(Jonathan Israel, *op. cit.*, p. 331-332).

- « Un opposant de la fin du XVIIe siècle [Poiret] dénonça en Spinoza le fondateur d'une nouvelle idolâtrie, le culte du "spectre" de la "certitude mathématique". C'est en effet la "logique mathématique" qui informe la conception spinoziste de la vérité et lui fournit une norme pour juger de ce qui est vrai, et cette application universelle de la rationalité mathématique constitue, de Spinoza à Marx, le lien essentiel entre la révolution scientifique et la tradition de pensée radicale » (*ibid.*, p. 285).

- « [...] Spinoza, en tant que penseur, affirme être en quête d'"idées vraies" à propos de la nature et de la manière dont elle opère, conçue en termes de cause et effet mathématiquement vérifiables. Cela le conduisit à adopter une conception de la rationalité scientifique unique par sa rigueur et sa globalité et à rejeter sans relâche et souvent avec mépris les arguments, les croyances et les traditions qui contredisent les lois de la nature exprimées en termes mécaniques, mathématiquement vérifiables. Cette position plus extrémiste et maximaliste à cet égard que celle de tout autre penseur scientifique jusqu'à La Mettrie et Diderot – Boyle ou Newton étant notamment beaucoup plus modérés – fait de lui une figure exceptionnelle et remarquable dans l'histoire de la modernité et de la pensée scientifique » (*ibid.*, p. 184).

- « [...] Ce que la pensée scientifique de Spinoza comporte de plus important et de plus exceptionnel est somme toute l'idée que le champ d'application de la philosophie naturelle, c'est-à-dire de la science, est universel et qu'il n'existe aucun domaine réservé au-delà. D'où le grand contraste entre la rationalité scientifique de Spinoza et celle de n'importe quel philosophe ou savant majeur de l'époque, à commencer par Descartes. "J'ai souvenir", nota Oldenbourg, en octobre 1665, en évoquant sans le savoir les remarques faites en vérité par Meyer dans sa préface de l'ouvrage de Spinoza sur Descartes [cf. *Les Principes de la philosophie de Descartes démontrés selon la méthode géométrique*, in *Œuvres complètes*, Pléiade, Préface, p. 153] "que vous avez donné à entendre quelque part qu'il était possible aux hommes de connaître et d'expliquer clairement beaucoup de ces matières que Descartes déclarait passer notre compréhension, et même parmi les plus hautes et subtiles". [...] Il fallait pour cela [...] étendre de façon radicale la conception mécaniste du monde de Descartes à l'ensemble de la réalité » (*ibid.*, p. 287).

XII.

**Specimen inventorum de admirandis naturae
Generalis arcanis.**

[In omni veritate universali affirmativa praedicatum inest subjecto, expresse quidem in veritatibus primitivis sive identicis, quae solae sunt per se notae; implicite autem in caeteris omnibus, quod analysi terminorum ostenditur, substituendo sibi definita et definitiones.

Itaque duo sunt prima principia omnium ratiocinationum, Principium nempe contradictionis, quod scilicet omnis propositio identica vera et contradictoria ejus falsa est; et principium reddendae rationis, quod scilicet omnis propositio vera, quae per se nota non est, probationem recipit a priori, sive quod omnis veritatis reddi ratio potest, vel ut vulgo ajunt, quod nihil fit sine causa. Hoc principio non indiget Arithmetica et Geometria, sed indiget Physica et Mechanica, eoque usus est Archimedes.

Essentiale est discrimen inter Veritates necessarias sive aeternas, et veritates facti sive contingentes, differuntque inter se propemodum ut numeri rationales et surdi. Nam veritates necessariae resolvi possunt in identicas, ut quantitates commensurabiles in communem mensuram, sed in veritatibus contingentibus, ut in numeris surdis, resolutio procedit in infinitum, nec unquam terminatur; itaque certitudo et perfecta ratio veritatum contingentium soli DEO nota est, qui infinitum uno intuitu complectitur. Atque hoc arcano cognito tollitur difficultas de absoluta omnium rerum necessitate, et apparet quid inter infallibile et necessarium interfit. *)

*) Auf dem Manuscript hat Leibniz Folgendes daneben bemerkt: Vera causa cur haec optius quam illa existant, sumenda est a liberis divinae voluntatis decretis, quorum

- « Il y a une distinction essentielle entre Vérités nécessaires ou vérités éternelles, et vérités de fait ou contingentes, et elles diffèrent entre elles à peu près comme les nombres rationnels et les nombres sourds. Car les vérités nécessaires peuvent être ramenées à des identiques, comme les quantités commensurables peuvent l'être à une commune mesure, mais dans les vérités contingentes, comme dans les nombres sourds, la résolution va à l'infini, et ne se termine jamais; c'est pourquoi la certitude et la raison parfaite des vérités contingentes n'est connue que de DIEU, qui embrasse l'infini d'un seul coup d'œil. Et une fois connu ce secret, la difficulté concernant la nécessité universelle de toutes choses est éliminée, et ce qu'il y a entre l'infaillible et le nécessaire devient manifeste » (« Leibniz, « Specimen inventorum de admirandis naturae Generalis arcanis », *Phil. Schr.* VII, p. 309).

- « Comme le montrent de façon évidente ces citations et de nombreux passages semblables, deux caractérisations différentes (bien qu'à première vue parfaitement compatibles) de la nécessité et de la contingence peuvent être trouvées chez Leibniz. D'un côté, une vérité nécessaire est définie comme une proposition dont l'opposée implique une contradiction, tandis que de façon correspondante une proposition contingente est définie comme une proposition vraie qui n'est pas nécessaire. De l'autre, il y a la présomption, presque jamais énoncée explicitement, mais toujours visible à l'arrière-plan, qu'une vérité nécessaire est une proposition vraie de tous les mondes possibles, de sorte qu'une vérité contingente sera une proposition vraie du monde actuel, mais fautive d'au moins un des autres mondes possibles.
- Chacune de ces façons de considérer la nécessité et la contingence est assez plausible. Dire qu'une proposition est vraie dans tous les mondes possibles semblerait vouloir dire qu'elle est vraie et qu'il n'y a pas de circonstances concevables dont elle serait fautive, ce qui revient à dire que c'est une vérité nécessaire. Et dire que son opposée implique une contradiction semblerait vouloir dire que, si l'opposée était vraie, c'est-à-dire si les choses n'étaient pas comme elles sont décrites par la proposition donnée, une contradiction devrait être vraie, ce qui ne peut pas être le cas – par conséquent, à nouveau, il n'y a pas de circonstances concevables dont la proposition donnée serait fautive. De ce fait, les deux caractérisations semblent être seulement deux façons différentes de dire la même chose et sont donc parfaitement compatibles » (Benson Mates, *The Philosophy of Leibniz*, Metaphysics and Language, p. 107).